

Université de Lausanne

« Le plaisir sexuel : une expérience uniquement personnelle et intime?
Montrez comment repenser le plaisir permet de repenser les rapports
de force en société. »

Genre, sciences et médecine

Cynthia Kraus ; Nicolas Stücklin, suppléant

Karim CENCIO

Décembre 2018

Penser le plaisir sexuel peut paraître au premier abord contre-intuitif, voire absurde, tant cette notion semble ancrée culturellement comme étant uniquement une expérience à vivre, intuitive. Cependant, se pencher sur ce concept en l'introduisant dans une perspective GSM permet de l'insérer socialement, culturellement et historiquement. Il est dès lors possible de l'appréhender comme un fait social construit. Il existe donc des scripts culturels du plaisir sexuel, les scripts consistant en l'ensemble des prescriptions sur la « bonne ou la mauvaise manière de se comporter, ce qu'il faut faire et ce qu'il convient d'éviter » (Gagnon, 1999, p.77). Les individus adaptent leurs comportements en fonction, entre autres, de ces « scénarios culturels ». A titre d'exemple, la pornographie peut servir de base à des scripts sexuels (Gagnon, 1999, p.75). Le plaisir sexuel ne faisant pas exception, Masters et Johnson estiment que même les phases du cycle de l'orgasme reposent sur un script sexuel (Gagnon, 1999, p.78).

Il devient donc à ce stade pertinent de s'intéresser aux divers scripts du plaisir et à leurs articulations avec les forces en présence dans la société à divers moments historiques, dans l'objectif de mieux comprendre la manière dont se construisent lesdits scripts.

Pour ce faire, nous verrons d'abord comment des scripts du plaisir sexuel (ou du désir, les deux notions pouvant faire l'objet d'analyses relativement équivalentes) peuvent être construits, être le produit de rapports de force entre différents groupes sociaux et servir à ce titre les intérêts des groupes les plus influents. Nous verrons ensuite comment un groupe peut se réapproprier des préceptes sociétaux, les transformer et les utiliser à des fins de plaisir sexuel. Car force est de constater que « dans les sociétés complexes, il n'existe pas de scénarios culturels de la sexualité monolithiques ou hégémoniques, même au sein des institutions : tout au contraire, les groupes et les individus s'affrontent en permanence afin de faire prévaloir leurs propres scénarios. Certains ont plus de pouvoir que d'autres, mais, d'une manière générale, dans les sociétés occidentales développées, aucun individu, groupe ou corps institutionnel ne contrôle totalement les scénarios sexuels. » (Gagnon, 1999, p.75-76).

Mettre en lumière ce qui est encouragé en matière sexuelle, dans un contexte historique, culturel et social donné, permet de déceler comment et pourquoi certaines conceptions du plaisir ou du désir se bâtissent. Ainsi, lorsque Theodor Bovet, médecin et théoricien du mariage, débarque à Lausanne et devient directeur de la nouvelle Consultation de mariage en 1952, il « promeut une sexualité épanouie – c'est à dire jouissive – en particulier auprès des femmes, qui vise à renforcer l'institution du mariage (religieux) » (Gumy et Kraus, 2017, p.84). C'est donc à des fins dissociées du plaisir en lui-même que ce dernier est soutenu. Et cet encouragement avait commencé à s'insérer socialement, des années auparavant, dans les années 30-40, dans un

contexte particulier. En effet, durant cette période, la crainte face à l'amplification du taux de divorces commençait à s'accroître et des discours faisant l'apologie d'une libération sexuelle dans les ménages étaient repris par « une élite protestante engagée dans les mouvements philanthropiques d'hygiène sociale et morale et de défense de la famille, souvent partie prenante des institutions juridiques et politiques locales. » (Gumy et Kraus, 2017, p.84). Ce premier exemple permet d'observer comment la notion de plaisir peut être imbriquée dans un contexte historique, culturel, géographique et social. Elle s'articule avec des enjeux qui dépassent le cadre privé et individuel. Ici, un groupe influent, dans ce cas l'élite protestante de la ville de Lausanne, a pris parti sur la manière dont la notion de plaisir devait se diffuser dans une population à un moment donné afin de préserver une importante institution, celle du mariage. Les effets réels d'un tel mouvement étant particulièrement complexes à analyser, car intriqués dans un système aux composantes multiples et faisant appel au vécu subjectif des acteurs sociaux, ne feront pas l'objet d'une étude approfondie dans cet essai. Mais il semble tout de même légitime d'affirmer que « les préoccupations sociales et politiques à propos du divorce, de l'avortement ou de la surpopulation, consultations de conseil conjugal et de planning familial, et sexologie médicale façonnent, dans un processus itératif, le désir sexuel des femmes, réaffirmant des normes de sexualité hétérosexuelle et coïtale. » (Gumy et Kraus, 2017, p.99).

En nous penchant sur la méconnaissance relative, encore bien répandue de nos jours, à propos de la frigidité féminine, nous trouvons une autre illustration flagrante de la manière dont le concept de plaisir peut être socialement façonné. En effet, l'idée que la frigidité féminine est d'origine psychologique a été depuis longtemps largement répandue. Or, en nous penchant plus sérieusement sur cette question, force est de constater que très nombreuses seraient les femmes frigides. Il paraît donc à ce stade pertinent d'investiguer sur d'autres causes que celles évoquées par les « experts » depuis de nombreuses années (Koedt, 2010, p.14). A ce titre, une croyance est encore très présente dans l'imaginaire populaire : l'orgasme vaginal. Cette idée selon laquelle les femmes pourraient prendre du plaisir par le biais du vagin, sans stimulation clitoridienne, a apparemment vu le jour avec Freud et quelques-unes de ses théories psychanalytiques dans la première partie du XIX^e siècle. Elle a depuis pris un tel essor qu'elle a donné naissance à une croyance totalement erronée et qui s'est abondamment propagée dans les esprits et pire encore, dans les mœurs. Car « les faits anatomiques et sexuels nous disent tout autre chose. S'il existe de nombreuses zones érogènes, il n'y en a qu'une pour la jouissance : cette zone est le clitoris. Tous les orgasmes sont des extensions de la sensation à partir de cette zone. Et comme le clitoris n'est pas nécessairement assez stimulé dans les positions

conventionnelles, nous restons « frigides ». » (Koedt, 2010, p.14-15). Mais dans quel objectif le groupe dominant, dans ce cas précis les hommes, a-t-il œuvré afin de préserver ce faux savoir concernant l'orgasme vaginal ? Nous pouvons souligner parmi les multiples raisons la peur de devenir « sexuellement facultatif » de la part des mâles, car en l'absence d'orgasme vaginal, l'homme peut très aisément être remplacé par une femme ou encore un « homme sans pénis » (Koedt, 2010, p.21). Cet exemple ne démontre pas comment la notion du plaisir sexuel féminin a été modelée par des savoirs diffusés dans la société comme nous l'avons vu précédemment, mais au contraire, comment elle s'est élaborée en s'appuyant sur l'ignorance des acteurs sociaux, consciemment entretenue par bon nombre d'entre eux qui voyaient là un outil leur permettant de tirer bon nombre de profits. Et ce sont entre autres les institutions considérées comme légitimes qui permettent de faire éclore ou de renforcer ce type de fausses croyances. C'est le cas notamment de la médecine « une institution dominée par des hommes qui traitent les problèmes sexuels des hommes et des femmes à l'aide d'une technologie marquée de sexisme » (Gagnon, 1999, p.75). En outre, les professionnels du corps médical s'évertuent encore à pratiquer des opérations sur les individus présentant à leur naissance un micro-pénis afin de les assigner plus clairement à un sexe ou à l'autre. Pour ce faire, ils décident soit d'en augmenter la taille pour que le nouveau-né devienne un mâle, soit de le transformer en sexe féminin. Seulement, cette vision binaire impacterait négativement sur la sexualité de ces personnes dites intersexes. L'administration de testostérone aurait par exemple comme effet une diminution de la libido ainsi qu'une disparition progressive des testicules. Les sexes convertis en vagins auraient pour leur part le désavantage d'être souvent trop étroits ou pas assez sensibles. En additionnant cela à la croyance inhibitrice qu'il faut absolument appartenir à un sexe ou à l'autre, les personnes intersexes se voient privées d'une sexualité potentiellement plus épanouie (Jacquet, 2008). Une étude menée par l'auteur Calapinto sur des patients non sexuellement assignés participe à étayer cet argument : « Loin de manifester des traumatismes psychologiques et des maladies mentales, l'étude a montré que la majorité des patients se sont élevés au-dessus de leur handicap génital et non seulement se sont « ajustés d'une manière adéquate » à la vie, mais ont vécu d'une manière qu'on ne peut virtuellement distinguer de celle de personnes sans différence génitale – un résultat qui a manifestement étonné l'auteur de l'étude. » (Calapinto, 2000 : 233 in Jacquet, 2008). La quasi-imposition par l'institution médicale d'une binarité en termes de sexe a donc comme effet pervers d'influencer de manière négative la vie sexuelle des intersexes et donc leur plaisir. Et si l'on élargit un peu plus le champ d'analyse, force est de constater que ce point de vue binaire peut déterminer de manière péjorative la vie sexuelle d'un pan bien plus large de la population. Loïc Jacquet, auteur

transsexuel s'étant penché sur la question des individus intersexes, développe à ce sujet : « Sur le plan personnel, échanger avec des personnes intersexes sur la sexualité, nos différentes pratiques, nos différents ressentis, sexuels ou non, dans telle ou telle circonstance, m'a permis d'élargir l'éventail de ce que je considérais comme rapports sexuels... », avant de poursuivre : « Cela m'a aussi poussé à innover et expérimenter dans le domaine sexuel en me libérant de mon désir, même inconscient, de coller à un rapport hétéronormé ou homonormé. Du coup, j'ai réussi à ressentir beaucoup plus de plaisir, en me concentrant sur le seul plaisir et non sur l'image que mes pratiques pouvaient donner de mon corps ou de mon identité. » (Jacquet, 2008).

Il paraît donc possible si l'on en croit Jacquet de se réapproprier les scripts dominants concernant la sexualité et d'en tirer malgré tout du plaisir. C'est en tous cas ce que soutient une partie de la communauté homosexuelle par le biais de la pratique du bareback. Le bareback consiste en une pratique de rapports sexuels non protégés. Implantée vers le milieu des années 90, cette pratique est revendiquée par une partie de la communauté homosexuelle. Les normes majoritaires prônant largement une culture de la prévention, le bareback va à l'encontre de ces dernières et se réapproprie par la même occasion un script de la sexualité prescrivant une vie sexuelle protégée. Les arguments des tenants du bareback sont divers. Mais « le plus important est celui de la liberté sexuelle et individuelle. Le choix d'opter pour des pratiques non protégées repose sur cette liberté revendiquée, qui est mise en lien avec les notions de désir et de plaisir (comme dans le cas de la plupart des hommes gay) » (Le Talec, 2003, p.80-81). C'est donc non plus en s'imprégnant de normes majoritaires que s'écrit ici le script du plaisir sexuel. C'est au contraire en reprenant à leur compte des pratiques largement admises et en allant à leur rencontre que les adeptes du bareback composent leurs codes en matière de sexualité et de plaisir. Ils s'offrent donc la possibilité de jouer un rôle actif dans leur construction de la notion de plaisir. « Cependant, de manière sous-jacente, ils se placent en position de résistance à la norme de santé publique et de prévention. Dans certains cas, cette résistance prend la dimension d'une attitude explicitement subversive ou transgressive. » (Le Talec, 2003, p.81). C'est donc dans une posture potentiellement délicate que se mettent les défenseurs du bareback. Certes, leur discours intègre une nouvelle forme d'information, de prévention et de protection face au VIH : « Le choix de ces hommes repose sur un ensemble solide de connaissances, d'autant plus s'ils sont séropositifs. Ils déclarent que celui-ci est réfléchi et bien informé, notamment sur le VIH [...] Cette volonté de ne pas transmettre le VIH (à part les configurations de contamination volontaire, qui ne sont pas comprises comme faisant partie intégrante du bareback)

s'accompagne de procédures de réduction des risques. L'annonce préalable du statut sérologique, quel qu'il soit, en fait partie et s'inscrit soit dans la démarche de recherche de partenaires, soit au moment de la rencontre effective. Une partie des barebackers séropositifs s'élève d'ailleurs contre le fait que des hommes se déclarant séronégatifs puissent entrer dans « leurs » réseaux et y rechercher des partenaires. En matière de réduction des risques, la sélection des partenaires (sérotriage) ou la sélection des pratiques sexuelles (séroadaptation) en recherchant la concordance des statuts sérologiques est couramment évoquée. Elle va de pair avec des dispositifs de réduction des dommages liés aux infections sexuellement transmissibles, qui consistent à avertir ses partenaires en cas de contamination ou même de doute. » (Le Talec, 2003, p.81). Cela n'empêche pas le bareback de rester une pratique largement marginalisée, critiquée et stigmatisée au sein même de la communauté homosexuelle.

Nous avons pu voir à travers cette analyse à quel point le plaisir ne peut pas être dissocié du contexte social, culturel et historique dans lequel il prend forme. C'est une articulation de composantes nombreuses et complexes qui forme les notions de plaisir sexuel propres à une population géographiquement et historiquement située. Mais ces enjeux sont intriqués de manière si compliquée avec d'autres composantes du monde social qu'il n'est pas facile de systématiquement les identifier sans un travail sérieux d'analyse, lequel peut être mis en œuvre grâce entre autres à une perspective GSM. Parmi les éléments que nous avons dégagés figurent les intérêts de puissantes institutions, telles que les institutions matrimoniales ou médicales, ou de groupes sociaux ne voulant pas perdre leurs avantages, comme c'est le cas dans la construction du mythe de l'orgasme vaginal. Certes, les scripts dominants peuvent faire l'objet d'une réappropriation de la part d'autres groupes, mais c'est toujours en s'opposant à des normes socialement situées que s'écrivent les scripts des groupes minoritaires. Ces derniers prennent donc à ce titre le risque d'être pointés du doigt, marginalisés et même punis juridiquement. Car, « de même que le sexe comme genre, la sexualité est politique. Elle est organisée en systèmes de pouvoir qui récompensent et encouragent certains individus et certaines activités, en punissent et en suppriment d'autres. Tout comme l'organisation capitaliste du travail et sa distribution des récompenses et des pouvoirs, le système sexuel moderne a constitué un terrain d'affrontements politiques dès son apparition et au fur et à mesure de son évolution. Mais si les conflits entre le travail et le capital sont mystifiés, ceux qui concernent le sexe sont complètement occultés. » (Rubin, 2001, p.130). Il s'agirait peut-être à ce titre de faire des conflits entourant le sexe des objets discursifs à part entière et permettre à ces derniers d'être examinés au sein de l'espace public. Entreprendre un débat en

connaissance de cause, c'est-à-dire en prenant en considération les enjeux sociaux, culturels et historiques ainsi que les rapports de force présents, pourrait permettre un premier pas vers une évolution, non seulement des savoirs et fausses croyances préétablis, mais peut-être également des pratiques et habitudes inhibitrices faisant obstacle à l'épanouissement humain et sexuel de bon nombre d'individus.

Bibliographie :

GAGNON, John H. 1999. Les usages explicites et implicites de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité. Actes de la recherche en sciences sociales, Vol. 128, n° 1, pp. 73–79.

GUMY, Christel et KRAUS, Cynthia. 2017. Désirer: une histoire de la sexologie à Lausanne (1950-2000). Revue suisse d'histoire, Vol. 67, n° 1, pp. 79-100.

JACQUET, Loïc. 2008. La réinvention de la sexualité chez les intersexes. Nouvelles Questions Féministes, Vol. 27, n°1, pp. 49-60

KOEDT, Anne. 2010 [1970]. Le mythe de l'orgasme vaginal. *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 29, n° 3, pp. 14-22.

LE TALEC, Jean-Yves. 2003. Bareback et construction sociale du risque lié au VIH chez les hommes gay. Version en ligne téléchargée le 17.09.2012.

RUBIN, Gayle. 2001 [éd. originale américaine 1984]. Penser le sexe : pour une théorie radicale de la politique de la sexualité. In Rubin, Gayle S. et BUTLER, Judith. *Marché au sexe*. Trad. Eliane Sokol et Flora Bolter. Paris: EPEL, p. 63-139.